

# Culture

## Des films belges distingués, du cinéma engagé et des récits sur la maternité

Le rideau est tombé sur le 78<sup>e</sup> Festival de Cannes, sans coup d'éclat majeur côté belge, mais quelques récompenses savoureuses. Des retentissements politiques et des récits sur la maternité traversent nombre de films.

LEA DORNIER  
À CANNES

### 1 Le palmarès belge: une moisson de récompenses

Aucune Palme ni grand prix cette année pour la Belgique, mais une série de distinctions dans les sections parallèles et les prix indépendants du festival.

En compétition officielle, les frères Dardenne ont obtenu le Prix du scénario pour «Jeunes Mères», dix-sept ans après avoir remporté ce même prix pour «Le Silence de Lorna». Leur nouveau film suit cinq femmes logées dans un centre d'accueil avec leurs jeunes enfants. Une chronique sociale dans la lignée de leur œuvre. Leur film, présenté le dernier jour du festival, était l'un des plus attendus de la Croisette. Les réalisateurs ont dédié ce prix à leurs actrices.

«Jeunes Mères» a aussi reçu trois prix parallèles: le Prix du Cinéma Positif, le Prix Espoir pour sa démarche de tournage durable, et le Prix Œcuménique. Des distinctions honorifiques, qui témoignent de l'adhésion du film à certaines valeurs, plus que d'un engouement artistique massif.

À la Quinzaine des Cinéastes, le Belge Valéry Camoy a été doublement primé pour son premier long-métrage «La danse des renards». Il décroche le Coup de cœur SACD et le Label Europa Cinemas, deux distinctions qui saluent à la fois le potentiel narratif et la capacité du film à toucher un public international.

Si les productions majoritaires belges ont remporté des récompenses secondaires, les coproductions ont décroché le pactole. Preuve que nos producteurs ont du flair.

Dans la section Un Certain Regard, «Le Mystérieux regard du flamant rose», premier long-métrage du Chilien Diego Céspedes et coproduit par Wrong Men, a reçu le prix principal. Un film onirique, sensible, qui s'est démarqué par son regard singulier.

Enfin, la Semaine de la Critique a mis à l'honneur le documentaire «Pims», portrait introspectif de Dáni Oumar Pimsaer sur son parcours de cinéaste tchèque, coproduit par la société belge Need Productions. Le film a remporté le prix French Touch avant de décrocher l'Œil d'or.

### 2 Un palmarès politique

Le moment le plus marquant du palmarès a été la remise de la Palme d'Or à Jafar Panahi pour son film «Un simple accident». Ce cinéaste iranien, longtemps interdit de tournage et de voyage par le régime de Téhéran, a présenté une œuvre satirique inspirée de récits entendus lors de son incarcération à la prison d'Evin. Le

Si les productions majoritaires belges ont remporté des récompenses secondaires, certaines coproductions ont décroché le pactole.



Le cinéaste iranien Jafar Panahi (au centre) a reçu la Palme d'Or pour son film «Un simple accident», critique audacieuse du régime iranien, alors que la Camera d'Or a récompensé l'irakien Hasan Hadi (à gauche). © AFP

film dépeint un homme confronté à son ancien tuteur, offrant une critique audacieuse du régime iranien.

La présence de Panahi à Cannes, après la levée de son interdiction de voyager en 2023, a été saluée par une ovation. Lors de la cérémonie de clôture, l'actrice Cate Blanchett a souligné l'importance de la liberté d'expression dans le cinéma. Le jury, présidé par Juliette Binoche, a été applaudi pour avoir honoré une œuvre politiquement engagée.

Ce palmarès politique ne s'arrête pas là, puisque la Camera d'Or a été décernée à «The President's cakes» de Hasan Hadi, le premier film irakien sélectionné à Cannes. Il suit la quête désespérée d'une fillette pour confectionner un gâteau pour

l'anniversaire de l'ancien président Saddam Hussein.

### 3 La maternité: un thème central de l'édition 2025

Au-delà des récompenses, Cannes reste un baromètre des préoccupations contemporaines. Cette année, un motif s'est imposé avec insistance: la maternité. Déclinée sous des formes multiples, elle traverse une grande partie de la sélection, révélant une interrogation collective sur ce que signifie donner la vie – ou choisir de ne pas le faire.

Chez les Dardenne, ce sont cinq filles-mères qui occupent l'écran. Dans «Des preuves d'amour» d'Alice Douard, un couple de femmes

attend un premier enfant, entre espoir et tensions. «Love Me Tender» d'Anna Cazenave Cambet adapte le texte de Constance Debré, qui raconte la perte de la garde de son fils. Lynne Ramsay, dans «Die My Love», livre une plongée cauchemardesque dans un post-partum, porté par une Jennifer Lawrence saisissante.

«Intérêt d'Adams» de Laura Wandel met en scène une infirmière pédiatrique aux prises avec une affaire de malnutrition infantile et les limites de la justice familiale. «Kikau» d'Alexe Poukine et «Partir un jour» d'Amélie Bonnin suivent, chacune à leur manière, une femme confrontée à une grossesse inattendue et au vertige du choix. Kristen Stewart, dans son

adaptation de «The Chronology of Water» aborde frontalement le deuil d'une fausse couche.

Alors que le monde vacille sous les crises – écologiques, politiques, sociales – le cinéma semble poser la question la plus intime qui soit: celle de donner la vie. Et, avec elle, celle de ce que l'on transmet, de ce que l'on perpétue ou refuse. Dans les films de cette édition, la maternité n'est ni idéalisée ni imposée. Elle devient un lieu de doute, de lutte, parfois de douleur. Elle interroge nos héritages, nos corps, nos choix. À travers ces récits, une génération de cinéastes semble dire: faire un enfant n'est plus une évidence, c'est un acte chargé de vertige, de responsabilité, de résistance.